Erik PETERSON, *En marge de la théologie*, traduction française de Jean-Louis SCHLEGEL, préface de Bernard BOURDIN et introduction de Barbara NICHTWEIS

Paris, Les Éditions du Cerf (« La nuit surveillée »), 2015

Richard Figuiet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8718>

DOI : 10.4000/rhr.8718

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 199-202

ISBN : 978-2-200-93125-4

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Richard Figuiet, « Erik PETERSON, *En marge de la théologie*, traduction française de Jean-Louis SCHLEGEL, préface de Bernard BOURDIN et introduction de Barbara NICHTWEIS », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2017, mis en ligne le 24 mars 2017, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8718> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2021.

Tous droits réservés

Erik PETERSON, *En marge de la théologie*, traduction française de Jean-Louis SCHLEGEL, préface de Bernard BOURDIN et introduction de Barbara NICHTWEIS

Paris, Les Éditions du Cerf (« La nuit surveillée »), 2015

Richard Figuiier

RÉFÉRENCE

Erik PETERSON, *En marge de la théologie*, traduction française de Jean-Louis SCHLEGEL, préface de Bernard BOURDIN et introduction de Barbara NICHTWEIS, Paris, Les Éditions du Cerf (« La nuit surveillée »), 2015, 15,5 cm, 224 p., 29 €, ISBN 978-2-204-10146-2.

- 1 Avec la fondation des sciences religieuses, avec aussi une certaine sécularisation de l'enseignement de la théologie, on oublie trop souvent que pour le monde chrétien, la « fonction » de théologien est un charisme ecclésial reçu par l'évêque au moment de son ordination, charisme qu'il partage avec ceux qu'il appelle à l'exercer avec lui. Erik Peterson (1890-1960), luthérien converti au catholicisme en 1930, fut un des très rares théologiens catholiques laïcs du xx^e siècle, malheureusement appelé par personne, dans l'Église catholique, du moins de son vivant, pour faire fructifier ce charisme. Au contraire, tirant à Rome le diable par la queue, trouvant un refuge précaire à l'Institut pontifical d'archéologie chrétienne où il enseigna la patristique, il restera un *Außenseiter*, un marginal, ou un « paroissien », au sens étymologique, souligné par Peterson lui-même, de quelqu'un qui vit en diaspora sans demeure permanente sur la terre.

- 2 Les *marginalia* qui constituent le livre aujourd'hui publié en français par les Éditions du Cerf – sans grand soin il faut le remarquer (par exemple, manquent par deux fois les renvois internes dans l'introduction de Barbara Nitschweis) – font écho à la position du théologien Peterson dans l'Église catholique. Non qu'elles s'arrêtent sur des points secondaires, elles se fixent plutôt sur des aspects négligés de la théologie, le vêtement, les anges, etc., qui dans les analyses de l'auteur vont déboucher sur l'essentiel de la foi. Elles y touchent de manière fragmentaire, dispersée. Ce second volume de l'édition allemande des « écrits choisis » (*Ausgewählte Schriften*, 10 volumes parus chez Echter Verlag) répond au premier qui porte le titre de *Theologische Traktate* : les traités et les *marginalia*. Déjà, dans l'article intitulé « Qu'est-ce que la théologie ? » de 1925, Peterson nous avertissait que si l'on se trompe sur le statut de la théologie, on obtient au mieux un « système de la doctrine chrétienne [...] mais en aucun cas [une] théologie, pour qui justement il est essentiel de ne pas apparaître sous la forme d'un système » (*Le Monothéisme : un problème politique*, Paris, Bayard, 2007, p. 132 – cette version française reprend en partie les essais contenus dans l'édition allemande, *Theologische Traktate*, 1^{re} éd. 1951, rééd. 1994). Sur la distinction entre « traité » et *marginalia*, Peterson ne s'explique pas, mais l'on pourrait facilement rattacher chaque texte du volume des *Marginalia* aux traités du livre de 1951. Ainsi la première partie, « Rédemption de l'homme », renvoie au traité « Qu'est-ce donc que l'homme » (p. 197 de l'édition Bayard) ; la deuxième, « Témoignage pour la vérité », poursuit les réflexions de « Qu'est-ce que la théologie » ; la troisième, « Transcendance du terrestre » se lie au traité sur « L'Église », et elle doit se lire dans son sillage. On voit bien que les deux livres se correspondent et que le second (les *Marginalia*) est la diffraction du premier. Précisons que l'édition Nitschweis reprend, en l'augmentant d'autres textes, l'édition assurée par Peterson lui-même des *Marginalia* en 1956. Barbara Nitschweis a ensuite rassemblé d'autres textes dans le tome III (2003) consacré à l'Évangile de Jean, ensuite dans le tome IV (2004) centré sur l'Apocalypse de Jean avec des textes de théologie politique, enfin, le tome IX (2009) est entièrement occupé par des articles sur la théologie et les théologiens.
- 3 J'insiste sur ces rapports, non seulement pour montrer la continuité de la pensée de Peterson entre sa période luthérienne et sa période catholique, mais surtout pour tenter d'éclairer ce qui me semble l'essentiel. Peterson ne confond pas dogmatique et systématique, il se refuse à donner une synthèse du « concept » de christianisme, son objet n'est pas « l'essence » du christianisme, et l'on reconnaît par ces mots la tâche que s'est donnée la théologie à partir de la naissance des sciences humaines de la religion, aussi bien en milieu protestant que catholique : Harnack et l'essence du christianisme ; Rahner et le sous-titre du *Traité fondamental de la foi* : « études sur le concept de christianisme » ; en revanche, Ebeling parle d'*Essence de la foi chrétienne*. Si Peterson plaide pour une dogmatique, et c'est même la raison capitale de sa conversion au catholicisme, il l'entend dans une sorte de retour à la *sacra doctrina* médiévale, sans toutefois qu'il s'agisse pour autant d'ignorer les divers déplacements ayant eu lieu depuis le Moyen Âge.
- 4 Sans pouvoir rendre compte en détail de toute la richesse d'une pensée, je m'arrête seulement sur trois points, et pour commencer sur le style théologique de Peterson. En réalité, il se rapproche davantage de la théologie monastique (on sait que Peterson sera toute sa vie tenté par la vocation monastique) que du mode scolastique (même s'il oblige Karl Barth à relire Thomas d'Aquin). C'est particulièrement frappant dans le

livre qui nous occupe ici : au détour d'un article sur l'Église (p. 184), il fait l'éloge de l'interprétation allégorique de l'Écriture gratifiée d'avoir dévoilé « les connaissances chrétiennes les plus profondes ». Un autre aspect le rattache à la tradition monastique (mais loin de moi d'opposer les styles théologiques, il s'agit ici de polarisations différentes dans une unité d'intention) : la théologie va de la lecture de la Parole de Dieu à l'action liturgique et s'achève en louange (p. 150), manière de réactualiser les origines du mot *theologia* (*logos*/connaissance, *logia*/louange). Peterson, justifié par l'actualité permanente de la Parole de Dieu, tente de redonner au langage de la foi chrétienne toute sa force et pour ce faire il réhabilite le langage des Pères et peut à juste titre être considéré comme un des grands artisans, au XX^e siècle, du « retour » aux Pères. Sa théologie n'est donc pas « une théologie phénoménologique [qui] se présente “seulement comme une sorte d'intuition transhistorique des essences” » selon l'avis de Przywara (« Neue Theologie ? Das problem protestantischer theologie », *Stimmen der Zeit*, août 1926 – voir Paul Corset, « Première rencontre de la théologie catholique avec l'œuvre de Barth (1922-1932) » *Karl Barth, Genèse et réception de sa théologie*, Genève, 1987, p. 174), mais bien une théologie qui « va au-delà des schémas confessionnels et des écoles théologiques à la recherche de la signification biblique et patristique originaire », une théologie qui développe ses concepts « à partir de contenus spécifiquement théologiques et les utilise pour la critique des présupposés apparemment obviés de la modernité » comme l'écrit excellemment Barbara Nichtweis (« 'Straniero nel mondo': la ricezione dell'opera di Erik Peterson nella cultura contemporanea », *L'Archivio Erik Peterson all'università di Torino*, Alessandria, Edizioni dell'orso, 2010).

- 5 Ce recueil contient deux articles importants sur les rapports entre l'existentialisme et la théologie protestante. On connaît l'influence qu'a eue sur l'auteur la pensée de Kierkegaard, mais ce qui est frappant, c'est qu'il discerne, dans le nouvel athéisme post-positiviste du XX^e siècle, le travail secret de la théologie et singulièrement de la pensée protestante. La réaction kierkegaardienne à l'hégélianisme consista à mettre en avant les concepts de décision, de saut, de *sequela Christi*, autrement dit de choix existentiel. Pour Peterson, un certain existentialisme s'en empare pour ensuite les dissoudre dans celui d'existence en général. S'il se trompe sur l'interprétation de l'œuvre de Heidegger, ce dernier ne cachait pas d'ailleurs l'origine théologique de sa pensée, qui ne peut se comprendre comme une simple sécularisation des concepts théologiques : on se rappellera la fameuse note de *Zein und Zeit* consacrée à Kierkegaard et à son concept d'existence (note 1, p. 190-191 de la traduction d'Emmanuel Martineau). D'autre part, Heidegger, au début des années 1920, dans son cours intitulé *Phénoménologie de la vie religieuse*, énonce fortement que le christianisme porte avec lui un « un principe entièrement nouveau de l'existence : la Rédemption chrétienne !! » (cours traduit par Jean Greisch, Paris, 2012, p. 142). Il me semble que l'on peut lire dans ces pages une sorte de généalogie anticipée proprement théologique de l'athéisme qui s'est déployé au milieu du XX^e siècle avec des œuvres comme celle de Bataille (bien que Peterson règle très vite le cas de Nietzsche et de son surhomme comme mensonge éhonté sur la vocation de l'homme). Il s'agit bien d'un athéisme athéologique qui s'appuie sur la théologie pour la dépasser et ne commet pas l'erreur de simplement substituer à Dieu un autre principe : « C'est là que s'annonce le parti pris de l'*athéologie*, qui place la pensée devant le pire et le meilleur qu'est Dieu, mais du même fait devant l'absence de Dieu » (G. Bataille, *Œuvres complètes*, 6, Paris, 1973, p. 366).

- 6 Enfin ce recueil d'articles laisse apparaître clairement le dessein théologique ultime de Peterson. Développer une angélogie est loin d'être anecdotique, de ressortir d'une mentalité pré-critique ou d'un conservatisme idéologique, encore moins de « se ménager une sécurité théologique et dogmatique à l'abri des crises », selon le jugement peu amène de Carl Schmitt (*Théologie politique*, Paris, 1988, p. 93). La question de l'ange permet au théologien de marquer une fois de plus le pourquoi de son éloignement de la tradition protestante. La médiation angélique permet de parler de la vocation ultime de l'homme, de sa destinée eschatologique, de celle de « l'inopérosité » angélique dont l'unique *opus* consiste à louer le Dieu trois fois saint, et en fin de compte d'un « transfert » de l'homme vers une ouverture à une possibilité ontologique plus grande (p. 168). Là encore, Peterson peut être lu aujourd'hui dans sa résonance dissonante avec des auteurs comme Bataille qui pense la vie humaine en termes de « désœuvrement », ou Agamben qui reprend ce thème dans ses derniers livres. Cette façon de ne pas séparer l'ordre ontologique de l'ordre théologique ancre davantage encore Peterson dans la théologie catholique. Ces textes sur les anges renvoient aux deux beaux articles qui ouvrent les *Marginalien* centrés sur une théologie du vêtement : « dans l'image du vêtement est contenue une intuition totale de l'homme » (p. 53). Le corps humain revêtu par la grâce, le corps ressuscité est le dernier mot d'une théologie de l'incarnation et du salut.
- 7 Avec cette théologie symbolique, bien dans la tradition des Pères, Peterson est convaincu qu'il parle de manière plus forte, plus concrète aux hommes qu'avec les concepts d'une théologie, notamment moderne, qui se veut « systématique », complètement coupée de la liturgie, parlant, par exemple, de « surnature » (p. 168). Peterson, le marginal, nous offre par ses *marginalia*, manière et matière à penser autrement.
-

AUTEURS

RICHARD FIGUIER

École française de Rome.